

Bourses Ekphr@sis

*De la rencontre entre un artiste
et un critique naît une analyse
littéraire de l'œuvre*

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et *Le Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques.

Les textes des 10 lauréats de cette quatrième édition (dotés chacun de 2 000€, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans *Le Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois. Dans cette première livraison, Nathalie Gallon se penche sur le travail de Cécile Andrieu.

La clé de voûte de la lettre

Par Nathalie Gallon

Il s'agit d'une invitation à prendre conscience de l'envergure des œuvres réalisées depuis plus de vingt ans. Faire la synthèse de ce qui permet à l'artiste Cécile Andrieu d'associer, d'affirmer bien des aspects sur ses créations multiformes, comme dans un studiolo, des œuvres récentes, parfois retravaillées, en résonance avec d'autres, à travers le temps et ainsi enrichir leur signification. Une œuvre qui gagne en intensité, en paradoxalement cachant le plus souvent, son matériau fétiche : la lettre imprimée.

L'artiste tient compte rigoureusement de l'architecture des lieux. À travers des constructions méticuleusement soignées, elle exprime sa quête inlassable, mais aussi ses préoccupations sur une époque contemporaine complexe. Arpenter les espaces imaginaires nous conduit sur bien des chemins au sens propre comme au sens figuré vers des pièces parfois radicales, composées de lettres, soustraites à la multitude de mots et débarrassées de ses implications sémantiques. Isoler la lettre, là d'une encyclopédie, là d'un dictionnaire, et la rendre transportable, en vue de révéler d'autres voies, c'est l'univers qu'entend élaborer Cécile Andrieu.

De l'abécédaire connu d'une grande majorité, A, B, C..., cela devient plutôt une idée de cheminement dans un espace imaginaire, dont la lettre serait notre boussole. Comme guide, elle indiquerait les directions vers les 4 points cardinaux, en y ajoutant le centre. Jouant avec l'ombre et la lumière, la lettre subjugue le regard en tant qu'objet esthétique. L'artiste s'empare de la lettre imprimée, icône d'encre et vibration éblouissante du murmure qu'elle encapsule. De plis, d'empreintes, de contours et matières pluriels, les œuvres se succèdent tissant entre elles, des combinaisons de courbes, de ronds, de carrés... Elle met sous clé les lettres, façon pour elle d'en préserver le trésor, de les sauvegarder d'une dématérialisation, pour une mémoire future. Tel un procédé consistant à inclure les données d'un protocole dans un autre protocole, la porte d'entrée que nous empruntons débouche en premier lieu sur l'élaboration de maquettes en carton que l'artiste réalise à l'atelier, avant toute mise en espace, jusqu'à, dit-elle, « *obtenir un dialogue satisfaisant* ». Dialogue consistant à prendre le pouls de l'œuvre avant l'œuvre, de se rendre soi-même sensible à la distance qui nous en sépare encore, de s'adonner à son mystère enfin : à l'image des jardins japonais qui impliquent

tours et détours pour mieux profiter de l'espace et du temps, ici et maintenant. Et de cette redistribution des lettres, à en suivre certaines, l'influence de leur voisinage dans l'œuvre se fait tracé. Le seuil franchi, tentons d'accéder à une géométrie dans un espace fictif. On peut supposer que cette idée d'espace serve à l'artiste de réserve pour autant qu'elle l'ait conservé en elle comme une crypte. En grande quantité, des lettres que l'on réserve pour pouvoir les utiliser au moment opportun constituent ce terreau qu'il faut soustraire à toute intervention artificielle, susceptible de les dégrader. Pour autant s'y hasarder n'est pas se perdre tant l'espace est ouvert à la déambulation. Quitte à débusquer les marquages que l'artiste sème comme des graines, où ce qui importe, c'est la temporalité spécifique du lieu imaginé : calme, fascinant et dédié à la contemplation.

En abandonnant la valeur d'usage de cet instrument pratique qu'est le langage, une infinie variété de formes, de textures et de matériaux différents que l'artiste mixe ou juxtapose, dans un continu renouvellement élargit sa palette de possibles et engage son art, au-delà d'un simple minimalisme. Cécile Andrieu rend perceptibles et tangibles, les lettres. Et surtout que l'on ne les oublie pas. Comme un conservatoire où l'artiste crée du nouveau avec des rebuts.

Les maintenir en vie : telle ces enveloppes en plomb, appelées *Reliquaires* qui protègent et conservent à l'intérieur des milliers de lettres imprimées et découpées que le regardeur peut entrevoir par une fente verticale. L'artiste entend conférer une dimension tridimensionnelle, dont l'entaille, à la surface, est une échappée qui laisserait entrevoir l'idée de l'infini. Cécile Andrieu construit une œuvre, telle une épitaphe pour rappeler le souvenir de la lettre, que l'on serait tenté d'oublier.

Échappons-nous, pour tenter de mieux voir, quittons cette obscurité même si elle nous éclaire. Sur un pan de mur, observons cette réalisation intrigante. L'artiste donne à voir la thibaude, isolant en tissu servant à doubler les sols, ordinairement cachée, pliée ou superposée, constituant couches et sous-couches. Ce textile incarne, donne corps aux chiffres binaires, symboles du langage informatique, qui sous-tendent tout ce qui nous gouverne aujourd'hui, codant ou décodant la lettre imprimée ou écrite, ainsi dévitalisée, que l'on ne voit pourtant pas. Nous aspirons à soulever la couverture, ce qui est bien le désir de la créatrice, afin que l'on ne s'éloigne pas.

Quittant ce matériau souple, suspendu à un mur, le visiteur poursuit son itinérance. À la recherche d'un accord, d'une harmonie muette, Cécile Andrieu laisse tantôt apparaître, tantôt disparaître, la trace des mots et leur provenance. Le noir des lettres et le blanc dominant son œuvre, toutefois dans *Souffle Vital*, le rouge « *met en valeur la lettre* » au dépend du sens maintenu à l'écart, le texte ayant été d'abord surligné au marker rouge. Les feuilles de papier ensuite roulées forment comme des conduits où l'air et la pensée circulent. Ces tronçons à ciel ouvert qui ne semblent pas inertes, ondoient comme la houle. « Vivants », ils se succèdent dans leur alternance comme l'inspir et l'expir.

Et de tous ces plans dès lors si nettement articulés, *La Voie lettrée* surgit. Il s'est agi pour elle de déposer dans chacune des alvéoles en nid d'abeille (faites de parois stabilisatrices de gravier) des « *petits cailloux* » de feuilles de dictionnaires de différentes langues froissées. Chaque boule ainsi formée, maintenue par de l'adhésif, est « *stabilisée* » comme pour symboliser la structure de la langue qui nous construit. Comme enfouies dans ces cavités, toujours disponibles, un peu comme les rêves.

Un appel au silence.

Caisses de résonance, ces œuvres font taire les bruits de fond des pensées. En poursuivant son déplacement, le flâneur arrive proche de *Borderline*, table composée de 256 tampons, figurant chacun en négatif en des 16 signes du système hexadécimal. Et de cette image, reflétée dans le miroir sur lequel est posée la « table/tour », comme un puits sans fond, comme attiré, le regardeur a failli se laisser happer par le gouffre. De cette mise en situation, se recentrer se pose à lui. Cécile Andrieu sonde l'humanité dans ces imprimés, privés de sens. Dans les espaces qu'elle occupe, l'artiste alors sentinelle fait sa ronde, pour contrôler, veiller à la préservation de la lettre, comme de sa mémoire. L'idée de rotation et répétition est particulièrement sensible dans *Cerner*. L'installation se compose de 48 cercles en métal. Sur chacun d'eux ont été enfilées les pages de chacune des 48 sections d'un ancien dictionnaire japonais, après avoir été enroulées puis comprimées. Les cercles sont laissés ouverts pour signifier l'impossibilité de cerner le réel par la lettre, et leur accumulation renvoie à la tâche de l'être humain condamné comme Sisyphe à poursuivre éternellement ses vains efforts. L'artiste forge un répertoire dont l'emploi doit permettre une réflexion sur la puissance impérieuse de la lettre physique par le pullulement de celle-ci, convoquée sans relâche pour lui redonner corps, un corps nouveau susceptible de nous remémorer sa fonction symbolique de clé de voûte de l'être humain.

NATHALIE GALLON

Critique d'art et membre de l'AICA, elle écrit des textes sur des artistes pour des plateformes, magazines en ligne et en version print et des galeries. Commissaire d'exposition indépendante, conseillère artistique et éditrice de Beaux-Livres, elle monte l'exposition « Éphémérides coréennes », dont elle est la productrice, qui a été labellisée dans le cadre de l'année croisée France/Corée en 2015. De 2009 à 2012, elle a été déléguée générale de la Fondation Carmignac et a dirigé le prix international de photographie depuis sa création en 2009, pendant six ans. Aujourd'hui, elle conçoit des projets artistiques.